

1 DOSSIER THÉMATIQUE 1
AGENTS RITUELS ET PERFORMANCES CORPORELLES
DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE, ÉTRUSQUE ET ROMAINE

182 DOSSIER THÉMATIQUE 2
PRATIQUES FUNÉRAIRES ET IDENTITÉ(S)

VARIA

232 Corentin VOISIN
Réélaborer un modèle d'étude du pythagorisme : l'air de famille pythagoricien

► **249** Effrosyni TSAKOU
Les prostituées étrangères en Attique : une étude sur la figure littéraire de l'*hetaira* d'origine étrangère dans les *Deipnosophistes* (XIII) d'Athénée

LES PROSTITUÉES ÉTRANGÈRES EN ATTIQUE : UNE ÉTUDE SUR LA FIGURE LITTÉRAIRE DE L'*HETAIRA* D'ORIGINE ÉTRANGÈRE DANS LES *DEIPNOSOPHISTES* (XIII) D'ATHÉNÉE

Effrosyni TSAKOU

Doctorante en Lettres Classiques
Université de Lille
ED SHS - UMR 8164 HALMA

effrosini.tsakou@univ-lille.fr

RÉSUMÉ

Comment la définition des origines joue-t-elle un rôle dans la définition du type de la courtisane dans le XIII^e livre des *Deipnosophistes* d'Athénée ? Nous proposons d'interroger les différents facteurs qui définissent l'identité ethnique comme processus de construction littéraire. Une première étude onomastique permet d'analyser le cas des courtisanes Mélitta / Mania et Miltô / Aspasia. Un exemple plus

complexe est celui d'Habrotonon, où l'on observe la fusion entre les problématiques de l'identité historique, de l'identité fictive et de la polémique, surtout dans les cas des mères étrangères. D'une façon générale, nous verrons comment l'articulation entre nom de naissance et surnom, ou ethnonyme, fait jouer la question de « l'étranger » en lien avec le genre et le statut de l'*hetaira*.

MOTS-CLÉS

Grèce ancienne,
Athénée,
Deipnosophistes XIII,
ethnicité,
identité,
hetaira,
mères étrangères,
Aspasia,
Habrotonon,
Mania,
Mélitta,
Miltô.

FOREIGN PROSTITUTES IN ATTICA: A STUDY OF THE LITERARY FIGURE OF THE *HETAIRA* OF FOREIGN ORIGIN IN ATHENAEUS'S *DEIPNOSOPHISTS* (XIII)

How does the definition of origins play a role in defining the type of the courtesan in Athenaeus's *Deipnosophists* XIII? This article proposes to examine the different factors that define ethnic identity as a process of literary construction. First, an onomastic study is useful to analyse the case of courtesans Melitta/Mania and Milto/Aspasia. A more complex example is that of Habrotonon, where we observe the fusion between the problems of historical identity, fictional identity and polemics, especially in when foreign mothers are concerned. In general, this paper examines how the articulation between birth name and nickname, or ethnonym, brings into play the question of the "foreigner" in relation to the gender and status of the *hetaira*.

KEYWORDS

Ancient Greece,
Athenaeus,
Deipnosophists XIII,
ethnicity,
identity,
hetaira,
foreign mothers,
Aspasia,
Habrotonon,
Mania,
Melitta,
Milto.

Athénée est né en 170 ap. J.-C., dans la province d'Égypte, et vécut sans doute la majeure partie de son existence à Rome. Comme son aîné Lucien, il participe à la reformulation de l'héritage culturel grec sous l'Empire et se met lui-même en scène. C'est donc une figure hybride qui se présente à nous dans son œuvre. Cette complexité lui est commune avec certains de ses personnages, en particulier les prostituées qui constituent le sujet de conversation du livre XIII des *Deipnosophistes* [1].

Dans cette étude nous examinerons le rôle joué par l'identification des origines dans la définition des courtisanes au sein de l'œuvre d'Athénée. Nous nous interrogerons, en particulier, sur la façon dont ce facteur influence leur construction littéraire, ainsi que sur la place de l'étranger dans la société idéale des lettrés, dépeinte par Athénée. Cette recherche s'inscrit dans un projet plus large, qui vise à comprendre les enjeux de la prostitution féminine dans l'Antiquité. Celle-ci, définie dans un milieu d'hommes par un auteur masculin, marque une différenciation aiguë des genres, qu'il nous faudra garder à l'esprit.

Nous procéderons pour cette analyse en trois temps : le premier sera consacré à la définition du corpus, le deuxième à la présentation des prostituées et, plus spécifiquement, de trois figures particulières (Melitta / Mania, Miltô / Aspasia et Habrotonon). Le troisième temps, de son côté, analyse le cas paradoxal de certaines mères étrangères, parfois identifiées à des courtisanes. Notre objectif est de mettre en évidence, dans les *Deipnosophistes*, le croisement entre identité de genre (femme / homme), identité sociale (courtisane / homme éduqué) et identité « ethnique » (étranger / non étranger) [2]. Nous mettrons ainsi en valeur divers glissements entre fictionnalité et historicité à plusieurs niveaux de microanalyse, dans le cadre d'une construction littéraire dont les artifices rappellent à certains égards ceux de la Seconde Sophistique.

DÉFINITION DU CORPUS – POURQUOI LE XIII^E LIVRE DES DEIPNOSOPHISTES ?

CONTEXTE : DES COURTISANES ÉTRANGÈRES ET DES SYMPOSIASTES MULTICULTURELS

Le contexte des *Deipnosophistes* est fourni par Athénée lui-même, qui rapporte à son ami, Timocrate, ce qui a été raconté lors d'un banquet organisé par le riche Romain Larentius. Même si le banquet et son incipit présentent un caractère notoirement fictif, un grand nombre de personnages historiquement attestés font leur apparition dans la conversation. Dans cette galerie de portraits en conversation, le personnage-narrateur qui monopolise l'intérêt du treizième livre est le grammairien Myrtilos. Au cours d'une discussion avec lui, le philosophe Cynoulcos critique le caractère opportuniste des courtisanes ; Myrtilos, au contraire, compose un catalogue de prostituées caractérisées par des valeurs qu'il défend.

Quoi qu'il en soit, les *Deipnosophistes*, synthèse d'extraits d'œuvres (dont la plus grande partie est aujourd'hui perdue) de la littérature grecque sont, à l'évidence, le lieu d'expression d'une sociabilité masculine qui se déploie dans les pratiques de la vie quotidienne. Mais la définition de cette sociabilité n'est pas univoque et résulte d'une construction. En effet, d'un côté, Athénée et nombre de ses convives séjournent à Rome, mais ils sont originaires de centres régionaux extérieurs à l'Italie et s'expriment en une langue grecque qui leur permet de se revendiquer en tant que *Ἕλληνες* [3]. Mais l'auteur et certains des participants au banquet sont-ils pour autant des étrangers ? La réponse est évidemment plus complexe et intéressante que la question posée invite à le penser [4]. Comme le note Laura McClure dans son commentaire du treizième livre des *Deipnosophistes*, même si Athénée plante le décor de son *δεῖπνον* (« banquet ») au domicile du Romain Larentius, il ne fait allusion à aucun aspect de la culture

[1] Cette étude doit beaucoup à Laura K. McCLURE, auteure de *Courtisanes at Table* (2003), ouvrage consacré à l'investigation du statut d'*ἑταίρα* et à leur symbolisation dans les *Deipnosophistes* d'Athénée. Ce livre a été utilisé comme point de départ pour développer ensuite notre propre analyse. Sur la notion de *ἑταίρα* dans l'Antiquité voir aussi COHEN 2015 ; GLAZEBROOK & HENRY 2011 ; KAPPARIS 2018.

[2] Nous employons par la suite, malgré les difficultés qu'il présente, le terme « ethnique » pour évoquer le statut « d'étranger », que nous entendons ici comme extériorité géographique et éventuellement civique. Une définition subjective de l'ethnicité est la délimitation d'un groupe de personnes en contraste direct avec un autre : grec – barbare,

ressortissant – non ressortissant d'une cité grecque, citoyen – non citoyen.

[3] Voir en plus BOWERSOCK 1969 ; ANDERSON 1993 ; SWAIN 1996 ; WHITMARSH 2001 ; BORG 2004 ; KALDELLIS 2008, p. 30-34 ; VLASSOPOULOS 2013.

[4] SWAIN 1996, p. 89-90: « In our period it was Rome – now permanently established as their political matter and cultural rival – which particularly challenged them to say who they were. This is surely a key reason behind the intensified awareness of their Greekness. It also accounts for its mode of expression. Since Greek identity could not be grounded in the real political world, it had to assert itself in the cultural domain and do so as loudly as possible ».

romaine, ce qui a pour effet non de renforcer une opposition entre Grecs et Romains, mais d'effacer au contraire tout sens de distinction culturelle ou ethnique entre les convives [5]. Pour reprendre les termes de Christian Jacob dans une étude concernant l'identité auctoriale d'Athénée, il s'agit d'une œuvre de « questions et réponses à l'usage des symposiastes cultivés sous l'Empire romain » [6], ces symposiastes faisant partie d'un même monde.

Les *Deipnosophistes* offrent ainsi, de façon particulièrement suggestive, une double galerie de personnages, les *ἑταῖραι* du passé résidant à Athènes et des hommes du présent habitant à Rome, dont le statut « d'étrangers » est problématique à plus d'un titre. Le fait que ces *ἑταῖραι* soient mentionnées par ces hommes, qui apparaissent eux-mêmes dans une composition narrative réalisée par Athénée, c'est-à-dire un Grec d'Égypte, né à Naucratis, dans le delta du Nil, qui étudia à Alexandrie et s'établit ensuite temporairement à Rome, augmente la complexité du tableau : nous faisons par conséquent le choix de souligner la pluralité des identités possibles pour chacun de ces personnages, y compris la figure de l'auteur, et de les définir comme des personnages-caméléons. L'alternative grec / barbare est trop simple pour rendre compte de la multiplicité des identités possibles.

LA PAROLE ÉROTIQUE : UN DISCOURS RÉSERVÉ AUX OREILLES AVERTIES

Le treizième livre des *Deipnosophistes*, qui figure quasiment à la fin du *δεῖπνον* fictif, se distingue par sa grande préoccupation pour les sujets érotiques, préoccupation identifiée dès l'introduction par la définition de l'énoncé à venir comme « discours sur l'amour » (τὸν περὶ ἐρωτικῶν λόγον), « catalogue érotique » (τὸν ἐρωτικὸν ἐκείνον κατάλογον), voire, par l'invocation à la Muse reprise d'Apolonios de Rhodes, comme une épopée sur l'amour [7].

Ce sont les paroles du grammairien Myrtilos (XIII, 573b-590a) qui retiennent tout particulièrement l'attention. Le narrateur principal de ce passage s'ingénie à évoquer les courtisanes les plus célèbres, qui deviennent, par la grâce de son discours, représentatives d'un « âge d'or » athénien, alors même qu'elles sont réputées le plus souvent étrangères à cette ville.

ἙΤΑΙΡΑ « ΑΘΗΝΕΕΝΝΗ » VS. ἙΤΑΙΡΑ ΑΘΗΝΙΕΝΝΗ

Myrtilos, dans son catalogue laudatif, tente de fournir une réponse aux critiques contre les courtisanes exprimées auparavant par le symposiaste Cynoulcos, concernant notamment leur avarice impitoyable. Il donne une définition paradoxale de l'*ἑταῖρα*, puisqu'il la caractérise, chez les Athéniens (cette précision est importante), comme étant la seule femme parmi toutes les autres avec laquelle « il est possible d'entretenir un rapport d'amitié sans feinte » (τῶν φιλίαν ἄδολον συντηρεῖν δυναμένων). Loin de s'arrêter à ce compliment, il le développe et justifie la raison pour laquelle la courtisane se distingue des autres femmes : elle leur est supérieure. Suspendues entre les hommes et les dieux, ces femmes dont on ne sait plus déterminer le statut, fictionnel ou réel, sont ainsi placées hors d'atteinte des reproches qui leur sont adressés. En effet, Myrtilos, par la force de sa rhétorique, les fait accéder (en siégeant au banquet) pour leurs contemporains au statut de femmes mariées, en tant que véritables émissaires d'Aphrodite tenant compagnie à de simples mortels.

Outre leur statut économique, les *ἑταῖραι* se distinguent à la fois par leur apparence physique, leurs bonnes manières et leur éducation [8]. Plus spécifiquement, parmi les courtisanes mentionnées, un exemple caractéristique est celui de la courtisane de Ptolémée Philadelphie, Didymè, décrite comme étant « l'une des plus belles femmes du pays » (Διδύμη μὲν μίαν τῶν ἐπιχωρίων γυναικῶν μάλ' εὐπρεπεστάτην τὴν ὄψιν) [9]. Pour sa part, Miltô de Phocée, courtisane du prince Cyrus, passe pour « la plus sage et la plus belle » (τὴν σοφωτάτην καὶ καλλίστην) ; on notera l'emploi fortement laudatif du superlatif relatif [10]. Myrtilos, dans la suite de son éloge des courtisanes remarquables, ajoute en complément que leur modestie peut surpasser celle des autres femmes [11]. La beauté des courtisanes n'est pas seulement naturelle, elle est maîtrisée.

[5] McClure 2003, p. 35.

[6] Jacob 2013, p. 156.

[7] Athénée, XIII, 555a : ἡμεῖς οὖν τὸν περὶ ἐρωτικῶν λόγον ἐνταῦθα μέλλοντες κατατάττειν – ἐγένοντο γὰρ καὶ περὶ γαμετῶν καὶ ἑταιρῶν πολλάκις λόγοι (« Nous voilà maintenant rendus à lancer notre discussion sur des anecdotes amoureuses – car nous avons beaucoup discuté des femmes mariées et des courtisanes - »). Sauf mention particulière, toutes les traductions sont de l'auteure avec les corrections précieuses et les révisions attentives du Professeur Charles Delattre.

[8] Sur ce point, voir Gherchanoc 2016 ; Hawley 1997.

[9] Athénée, XIII, 576f. D'après son nom grec, on n'exclut pas la possibilité qu'elle fût une grecque d'Égypte. Malheureusement, aucune information supplémentaire n'existe à propos de ce personnage.

[10] Athénée, XIII, 576d.

[11] Athénée, XIII, 577a : μεταβάλλουσαι γὰρ αἰ τοιαῦται εἰς τὸ σῶφρον τῶν ἐπὶ τούτῳ σεμνυνομένων εἰσὶ βελτίους (« Car quand des femmes de ce genre se comportent modestement, elles sont supérieures à celles qui se donnent des airs à cause de leur vertu »).

Néanmoins, si l'œuvre d'Athénée peut être une mine de renseignements sur la vie des courtisanes, elle demeure avant tout une fiction avec ses propres enjeux. Un exemple suffit pour le démontrer, celui de Bilistiché. Cette maîtresse de Ptolémée était-elle, comme le veut Athénée, une célèbre courtisane d'Argos, issue de la famille des Atrides ? Ou bien était-elle, comme l'écrit Plutarque, non une Grecque, mais une esclave barbare d'Égypte, à qui Ptolémée, en raison de son grand amour pour elle, aurait élevé des sanctuaires et des temples à Alexandrie [12] ? Il est clair ici que le critère de l'origine, prestigieuse ou non, influence le portrait qui est fait de la courtisane suivant les auteurs. Chaque exemple mentionné représente, en fait, un cas particulier : le nom de la courtisane et son origine constituent les deux critères d'un jeu d'identité aux multiples facettes.

IDENTITÉ ET IDENTIFICATION – ÉTUDE DES CAS

Le catalogue de Myrtilos présente un nombre considérable de noms de courtisanes, mais son unité est trompeuse [13]. D'un côté, nous trouvons des courtisanes athéniennes qui adoptent un nom au sens étrange et de l'autre, des étrangères qui ont des noms grecs, voire proprement attiques [14].

MÉLITTA / MANIA

Le cas de Mania, courtisane de Démétrios Poliorkète appartient à la première catégorie. Myrtilos reprend à son propos une question posée par un poète, aujourd'hui peu connu, Machon. Cet auteur comique du III^e siècle avant notre ère a composé, outre des comédies, des récits en trimètres iambiques, en lien avec la tradition orale sympotique, lesquels ont été rassemblés dans ses *Chreiai* [15]. Dans le récit de Machon, Mania est opposée à la courtisane Gnathaena. Le narrateur d'Athénée intervient pour souligner un détail incongru : comment est-il possible qu'une femme athénienne, se distinguant par sa beauté, sa belle voix et son ingéniosité, puisse s'appeler Mania, la « Folie » ?

περι δὲ τοῦ εἰρημένου τῆς Μανίας ὀνόματος ὁ Μάχων τάδε φησίν: ἴσως δ' ἂν ἀπορήσαι τις εὐλόγως θ' ἅμα τῶν νῦν ἀκροατῶν εἶ τις Ἀττικὴ γυνὴ προσηγορεύετ' ἢ ἐνομίσθη Μανία. αἰσχρὸν γὰρ ὄνομα Φρυγιακὸν γυναικ' ἔχειν, καὶ ταῦθ' ἐταίραν ἐκ μέσης τῆς Ἑλλάδος, ἦ τὴν Ἀθηναίων τι κωλύσαι πόλιν, ὑφ' ἧς ἅπαντές εἰς ἐπηνωρθωμένοι. τὸ μὲν οὖν ὑπάρχον εὐθέως ἐκ παιδίου αὐτῇ Μέλιττ' ἦν ὄνομα [...]

Concernant le nom de Mania, que nous venons de mentionner, voici ce que dit Machon : « Peut-être que l'un de nos auditeurs pourrait être déconcerté raisonnablement à l'idée qu'une femme athénienne ait eu comme nom, ou même comme surnom, "Folie" (Mania). Pour une femme, porter ce nom phrygien, quelle honte ! alors qu'elle était courtisane, née en plein cœur de la Grèce. †Et ce avec l'autorisation de la cité des Athéniens†, qui tient tout le monde sous sa férule. Le fait est que depuis la petite enfance, elle avait Mélitta pour nom » [16].

Mania, d'après Machon, se serait appelée à l'origine Mélitta, « Abeille », nom qui évoque les qualités de la maîtresse de maison comme par exemple chez Xénophon [17], voir la topographie athénienne, en référence au mont Hymette célèbre pour son miel. Pour Machon, le nom de Mania est embarrassant, car il est généralement donné aux esclaves phrygiennes. Ce surnom pourrait alors renvoyer à la figure du Phrygien dans l'imaginaire grec, figure qui évoque le culte de Cybèle et la folie furieuse censée s'emparer de certains participants aux cérémonies secrètes [18].

Figure intrigante, nom étranger ; tels sont les aspects d'une identité construite dans la sphère de l'imagination masculine. Mais Machon, cité encore par Athénée, fournit ici une autre explication : le surnom de la courtisane serait né par métonymie, parce que chaque fois que quelqu'un mentionnait la courtisane, il disait que « Mélitta est une beauté, une folie (*mania*) » (Athénée, XIII, 578d : *μανίαν τὴν Μέλιτταν ὡς καλήν*).

[12] Athénée, XIII, 576f; Plutarque, *Érotikos*, 753d : « Et Bélestiché (ou Bilistiché), par Zeus, n'était-elle pas une esclave d'origine barbare, achetée sur la place publique, elle qui a maintenant à Alexandrie des sanctuaires et des temples, que le roi amoureux d'elle fit consacrer par des dédicaces à Aphrodite-Bilistiché ? ».

[13] Selon McCLURE (2003 ; p. 64) : le processus de transformation de l'ἐταῖρα en fétiche, que ce soit sur la scène comique ou au tribunal, commence par son nom.

[14] Selon BECHET (2003, p. 75-84) : les noms de courtisanes sont parfois signifiants.

[15] Gow 1965, p. 23-24.

[16] Machon, XIV, 188-196 chez Athénée, XIII, 578c-d.

[17] Xénophon, *Économique*, 7, 17, 32-38.

[18] Cf. VERMASEREN & LEMMERS 1977 : pour Cybèle en Attique voir p. 32-35 ; pour les « orgies » du mythe d'Attis voir p. 111-112.

τῷ μεγέθει μὲν <ῆν>
 τῶν τότε γυναικῶν βραχὺ τι καταδεστέρα,
 φωνῇ δ' ὁμιλία τε κεχορηγημένη,
 πάνυ δ' εὐπρόσωπος οὖσα καὶ καταπληκτικῇ
 πολλοὺς ἐραστάς, καὶ πολίτας καὶ ξένους,
 εἶχ', οἷς ὅπου περὶ <τῆς> γυναικός τις λόγος
 γένοιτο, μανίαν τὴν Μέλιτταν ὡς καλὴν
 ἔφασκον εἶναι, καὶ προσεξειργάζετο
 αὐτὴ τὸ πλεῖον

« Il faut avouer que concernant la taille, elle dépassait les autres femmes de son âge. Toutefois, grâce à sa voix charmeuse et à sa conversation fleurie, dotée de surcroît d'un beau visage, elle parvint à susciter l'admiration de nombreux amants, parmi ses concitoyens comme parmi les étrangers. Partout où l'on parlait d'elle, force était de constater que les gens disaient ceci : "Mélitta est une beauté, une folie !". Elle-même fit plus que tout autre pour mériter son surnom de Mania » [19].

Une troisième explication apportée par Machon était que la jeune femme avait pris pour habitude de crier « Mania » en réponse à une raillerie, voire de ponctuer ses phrases avec ce terme, qui serait ainsi devenu la nouvelle identité qu'elle avait elle-même adoptée [20].

L'héritage littéraire de la courtisane Mania ne se limite pas à Machon et Athénée. En effet, Plutarque la mentionne dans sa *Vie de Démétrios*, mais il note également que son premier nom était Dêmo, sans référence à Mélitta [21]. Comme dans le cas de Bilichisté, évoqué ci-dessus, l'on observe une opposition entre Athénée et Plutarque. Il faut cependant noter que le nom de Dêmo évoque le *dêmos* (« peuple »), et que Dêmo, comme Mélitta (« abeille »), sont des noms attiques attestés, qui reflètent des réalités typiquement athéniennes [22]. En effet, Machon multiplie les anecdotes ici : la résonance phrygienne du nom n'est finalement qu'une possibilité parmi d'autres.

[19] Machon XIV, 188-196 chez Athénée, XIII, 578c-d.

[20] Machon, XIV, 188-196 chez Athénée, XIII, 578d-e : ἡνίκα τις σκώπειε γάρ, ῥημάτιον εὐθὺ τοῦτο 'μανίαν' ἀνεβόα, αὐτὴ θ' ὅτι ἐπανοίη τιν' ἢ ψέγοι πάλιν, ἐπ' ἀμφοτέρων προσέκειτο μανία τῶν λόγων, διὸ τῆς μανίας τὸ ῥῆμ' ἐπεκτείνεις δοκεῖ καλέσαι τις αὐτὴν τῶν ἐραστῶν Μανίαν· μᾶλλον τὸ πάρεργον ἐπεκράτησ' ἢ τοῦνομα (« Parce qu'à chaque fois que quelqu'un faisait une blague, elle criait immédiatement ce qui suit : "folie !". Et chaque fois qu'elle félicitait elle-même quelqu'un, ou au contraire le critiquait, elle ajoutait le mot "folie !" aux deux types de remarques. C'est pourquoi un de ses amants a, semble-t-il, allongé le mot et l'a appelée Mania, et le surnom l'a emporté sur son vrai nom. »).

[21] Plutarque, *Vie de Démétrios*, 27, 9, 1 : Δημῷ γοῦν ἢ ἐπικαλουμένη Μανία.

[22] Notamment il y a 21 références pour le nom « Melitta » (cf. *LGPN*, 2, 303), et 20 pour « Dêmo » en Attique car c'est dans cette région de la Grèce que ces deux noms semblent avoir été les plus utilisés. De plus, le premier

MILTÔ / ASPASIE

Un cas presque quasiment inverse à Mélitta est celui de la phocéenne Miltô [23], courtisane du prince Cyrus, frère et rival d'Artaxerxès, « son nom fut changé ensuite en celui d'Aspasie » (Zénophane chez Athénée, XIII, 576d : Ἀσπασίαν μετονομασθῆναι). Myrtilos, toujours dans le même catalogue, présente un certain Zénophane comme étant sa source, mais les informations sont, en réalité, issues de l'*Anabase* de Xénophon [24] :

Κῦρος δὲ ὁ ἐπὶ τὸν ἀδελφὸν ἐπιστρατεύσας οὐχὶ ἑταίραν οὖσαν τὴν Φωκαίδα τὴν σοφωτάτην καὶ καλλίστην λεγομένην εἶχε συστρατευομένην; ἦν Ζηνοφάνης φησὶ πρότερον Μιλτῶ καλουμένην Ἀσπασίαν μετονομασθῆναι.

« Cyrus, celui qui s'attaqua à son frère, n'était-il pas accompagné dans son expédition de la Phocéenne la plus raisonnable et la plus intelligente, et qui était une courtisane ? D'elle Zénophane dit qu'elle s'appelait à l'origine Miltô, et que son nom fut changé ensuite en celui d'Aspasie » [25].

Plutarque et Xénophon confirment l'anecdote en l'enrichissant de quelques détails : cette Aspasie de Phocée, réputée pour sa beauté et sa sagesse, était née de parents libres et avait reçu une éducation appropriée [26]. Pour ces raisons, elle était la concubine préférée de Cyrus, selon Plutarque et Xénophon, et pas seulement une *ἑταίρα* comme chez Athénée [27].

Au III^e siècle de notre ère, à la suite donc de Plutarque et d'Athénée, le sophiste Élien nous offre une description plus riche encore d'Aspasie de Phocée dans son *Histoire variée*, et confirme le nom de Miltô qui lui était donné pendant son enfance. Même si la narration d'Élien est considérée comme mi-fiction et mi-récit,

nom se rapporte principalement au statut d'*ἑταίρα* dans la littérature ultérieure (cf. « Mélissa » in Alciphron, fr. 6 ; « Melitta » in Lucien, *Dialogues des Courtisanes*, 4).

[23] Xénophon et Élien acceptent la ville de Phocée comme lieu de ses origines (Xénophon, *Anabase*, I, 10, 2 ; Élien, *Histoires diverses*, XII, 1).

[24] Xénophon, *Anabase*, I, 10, 2-3 : βασιλεὺς δὲ καὶ οἱ σὺν αὐτῷ τὰ τε ἄλλα πολλὰ διαρπάζουσι καὶ τὴν Φωκαίδα τὴν Κύρου παλλακίδα τὴν σοφὴν καὶ καλὴν λεγομένην εἶναι λαμβάνει. [1. 10. 3] ἢ δὲ Μίλησια ἢ νεωτέρα ληφθεῖσα ὑπὸ τῶν ἀμφὶ βασιλέα ἐκφεύγει γυμνὴ πρὸς τῶν Ἑλλήνων οἱ ἔτυχον ἐν τοῖς σκευοφόροις ὅπλα ἔχοντες καὶ ἀντιταχθέντες πολλοὺς μὲν τῶν ἀρπαζόντων ἀπέκτειναν, οἱ δὲ καὶ αὐτῶν ἀπέθανον·.

[25] Zénophane chez Athénée, XIII, 576d.

[26] Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, 26, 3-5 ; Xénophon, *Anabase*, I, 10, 2-3.

[27] McClure (2003, p. 20) suppose que la caractérisation de « concubine » cède ici sa place au mot *ἑταίρα*.

elle ressemble à un conte de fées, où la fille pauvre, mais honnête, se distinguant du reste des courtisanes, réussit à attirer l'intérêt du prince et à devenir sa bien-aimée. Orpheline du côté de sa mère, la future Aspasia fut élevée dans la pauvreté, mais avec vertu. Élien souligne également sa grande beauté, marquée par des caractéristiques délicates (lèvres rouges, dents blanches, chevilles fines) harmonieusement combinées à une très belle voix, égale à celle des Sirènes [28]. Élien donne une interprétation différente sur le changement du nom ; il rapporte que son nom était Aspasia et que « Miltô » lui a été donné comme surnom pendant son enfance à cause de la couleur rose de son visage (μίλτος : « teinture rouge ») [29].

Ἀσπασία ἡ Ἑρμοτίμου θυγάτηρ ἡ Φωκαῖς ἐτράφη ἐν ὀρφανίᾳ, τῆς μητρὸς αὐτῆς ἀποθανούσης ἐν ὠδίῳ. ἐκ δὴ τούτων ἐν πενία μὲν ἐτράφη ἡ Ἀσπασία, σωφρόνως μὲντοι καὶ καρτερῶς [...] ἐφύκει δὲ ἡ χροῖα ἢ κατὰ τοῦ προσώπου ῥόδοις, διὰ ταῦτά τοι οἱ Φωκαεῖς ἔτι παιδίον οὔσαν ἐκάλουν Μιλτώ.

« Aspasia de Phocée, fille d'Hermotimos, fut élevée comme orpheline, car sa mère était morte en couches. Pour cette raison, Aspasia grandit dans la pauvreté, mais non sans réserve et dignité. [...] Sa peau était tendre et le teint de son visage était semblable aux roses. Pour cette raison, les Phocéens l'appelèrent Miltô (« Fardée de vermillon ») et ceci dès son enfance » [30].

Mais pourquoi ce nom d'Aspasia ? À un premier niveau d'analyse, l'adjectif ἀσπάσιος (« bienvenu, agréable »), utilisé pour décrire une personne agréable et à la belle voix, se prête bien au comportement d'une courtisane. Mais en dehors des aspects physiques, son caractère est très apprécié par Cyrus pour « la simplicité de ses mœurs » (ἡθους ἀφέλειαν) et pour « la réserve de ses manières » (σύνεσις), caractéristiques exceptionnelles, qui la différencie des autres concubines [31]. Grâce à

cela, elle a rapidement réussi à devenir une sorte de conseillère, un privilège important dans l'empire perse, certainement admirable pour qu'il soit attribué à une concubine-esclave de Phocée [32].

En passant à un deuxième niveau d'analyse du nom, plus profond, un lien logique s'établit avec la courtisane homonyme qu'est Aspasia de Milet, l'Aspasia de Périclès. Est-ce que Cyrus montre une sorte de philhellénisme en appelant sa bien-aimée par un nom bien connu du monde athénien et par extension du monde grec entier ? Ce n'est pas impossible. Dans un sens plus général, d'après Hall et sa théorie des *politics of difference* une identité peut se placer et être intégrée dans une autre culture et une autre histoire [33] ; un bon exemple en est la corrélation d'Aspasia phocéenne de Cyrus avec Aspasia de Périclès. Deux femmes avec quelques propriétés communes, trouvées dans deux cultures différentes et opposées, jouent le rôle similaire de compagne-conseillère. On observe le développement de deux figures féminines, réputées pour leur beauté et leur intelligence, capables d'influencer des hommes politiques ou des princes très puissants. Leur puissance séduisante, mais avec des implications politiques comme conseillères arbitraires, susceptible de provoquer l'envie de leurs adversaires ou la critique des poètes comiques [34], devient synonyme de sagesse. C'est intéressant que Plutarque caractérise ces deux courtisanes en utilisant le même adjectif « sage » (σοφή) [35].

Contrairement à Mélissa, qui abandonne une onomastique athénienne pour adopter un nom que l'on donne, d'après Machon, aux Phrygiens à Athènes, la grecque Miltô exerce sa profession avec un étranger au monde grec – même s'il emploie des mercenaires grecs – et change de nom vraisemblablement en référence à la célèbre Aspasia, originaire de Milet et établie à Athènes. En un mot, les figures de Mélitta et de Miltô entrent en résonance en articulant, de façon contrastée, la référence à Athènes et leur statut d'étrangère.

[28] Voir aussi PUIGGALI 2004, p 191, n. 15.

[29] *Ibid.*, p. 200. Par ailleurs, selon LGPN le nom « Miltô » ne se rencontre qu'une seule fois à propos d'Aspasia de Phocée. Éventuellement, la version d'Élien peut être considérée comme plausible. Il faut prendre en compte qu'Élien soit l'auteur le plus récent qui parle pour ce sujet. Il se fonde principalement sur un point de vue plutôt linguistique, qui consiste en une pratique commune aux cercles de la Seconde Sophistique.

[30] Traduit par LUKINOVICH & MORAND 1991.

[31] Élien, *Histoires diverses*, XII, 1 : πολυπραγμοσύνης δὲ ἀπάσης γυναικείας καὶ περιεργίας ἀπήλλακτο (« Elle était dépourvue de toute indiscrétion et curiosité féminines »). Puiggali (2004, p. 191, n. 19) trouve ce passage paradoxal et parle ici d'une « misogynie profonde » de la part d'Élien.

[32] Élien, *Histoires diverses*, XII, 1 : πολλάκις γοῦν καὶ ὑπὲρ τῶν ἐπειγόντων ἐχρήσατο αὐτῇ συμβούλῳ Κῦρος, καὶ

πεισθεὶς οὐ μετέγνω (« Souvent, Cyrus la prenait comme conseillère même dans les affaires importantes. Il se laissait convaincre par elle et ne le regrettait pas. » : traduit par LUKINOVICH & MORAND 1991). Toujours selon Élien, Artaxerxès semble vouloir honorer Aspasia en raison de « sa réputation et sa vertu » (τὸ κλέος καὶ τὴν ἀρετὴν).

[33] HALL 1987, p. 44-46.

[34] Par exemple, Aristophane attribue une part de responsabilité à Aspasia de Milet dans la guerre du Péloponnèse (*Ach.*, 523-527). Sur Aspasia, voir aussi KENNEDY 2016.

[35] Pour l'Aspasia de Périclès : τὴν δ' Ἀσπασίαν οἱ μὲν ὡς σοφὴν τινα καὶ πολιτικὴν ὑπὸ τοῦ Περικλέους σπουδασθῆναι λέγουσι (Plutarque, *Périclès*, 24, 3) et pour l'Aspasia de Cyrus : καὶ σοφὴν προσηγόρευσεν (Plutarque, *Artaxerxès*, 26). Additionnement, chez Élien, l'Aspasia de Cyrus se comporte très sagement (εὐ μάλα σοφῶς).

HABROTONON ET LE PARADOXE DES MÈRES-ἘΤΑΙΡΑΙ

LE CAS DE THÉMISTOCLE : SUJET D'ANALYSE- MÈRE ÉTRANGÈRE / ἘΤΑΙΡΑ

Un dernier cas, celui d'Habrotonon, est sans doute le plus complexe dans le catalogue des *ἑταῖραι* dressé par Athénée. Nous avons vu que le nom adopté par la courtisane, ou celui qui lui a été attribué ultérieurement, pourrait être en relation soit avec son statut, soit avec un lieu géographique, soit avec un personnage historique. Cela semble être aussi le cas pour le nom « Habrotonon », que plusieurs sources attribuent à une *ἑταῖρα*, mais les données textuelles sont difficiles à évaluer.

La première attestation du personnage appelé Habrotonon se trouve dans une comédie de Ménandre, *Epitrepontes*. Le nom désigne une très belle esclave-*ἑταῖρα*, sans indication d'origine. Il s'agit, dans ce cas-là, d'une figure clairement inspirée par la tradition littéraire ; la belle courtisane est présentée avec les caractéristiques typiques de l'avare, en écho aux courtisanes de la tradition comique. En dépit de difficultés et de malentendus, elle trouve le salut et la liberté, reflétant un processus caractéristique de la comédie ménandrienne. Dans le même cadre fictionnel, quelques siècles plus tard, Lucien en donne une interprétation similaire dans ses *Dialogues des Courtisanes* ; Habrotonon y incarne le rôle d'une belle fille au statut d'*ἑταῖρα* [36].

D'autres sources font d'Habrotonon un personnage historique. Dans sa *Vie de Thémistocle*, Plutarque la présente comme une femme venue de Thrace et la mère de Thémistocle, et soutient son propos par le biais d'une citation (ὡς λέγουσιν) :

Θεμιστοκλεῖ δὲ τὰ μὲν ἐκ γένους ἀμαυρότερα πρὸς δόξαν ὑπῆρχε· πατρὸς γὰρ ἦν Νεοκλέους οὐ τῶν ἄγαν ἐπιφανῶν Ἀθήνησι, Φρεαῤῥίου τῶν δήμων ἐκ τῆς Λεοντίδος φυλῆς, νόθος δὲ πρὸς μητρός, ὡς λέγουσιν·
Ἀβρότονον Θρηῖσσα γυνὴ γένος· ἀλλὰ τεκέσθαι τὸν μέγαν Ἑλλησίν φημι Θεμιστοκλέα.

[36] Lucien, *Dialogues des Courtisanes*, 1.

[37] Plutarque, *Vie de Thémistocle*, I, 1-2. Traduction par FLACELIERE 1961.

[38] Voir aussi DUFF 2008, p. 159-179.

[39] Le passage sur la *νοθεία* de Thémistocle en raison des origines non-athéniennes de sa mère apparaît problématique, parce que sa naissance a eu lieu avec la loi de Périclès en 451 av. J.-C., selon laquelle le statut de citoyen athénien imposait d'avoir deux parents athéniens, sous peine d'être considéré comme *νόθος* (illégitime).

[40] Certains philologues adoptent une version combinée à propos des origines d'Habrotonon : si la mère de

Φανίας μέντοι τὴν μητέρα τοῦ Θεμιστοκλέους οὐ Θρηῖτταν, ἀλλὰ Καρίνην, οὐδ' Ἀβρότονον ὄνομα, ἀλλ' Εὐτέρπην ἀναγράφει. Νεάνθης δὲ καὶ πόλιν αὐτῆ τῆς Καρίας Ἀλικαρνασσὸν προστίθησι.

« En ce qui concerne Thémistocle, son origine fut trop obscure pour avoir contribué à sa gloire. Son père, Néoclès, ne faisait pas partie des hommes en vue à Athènes ; il était du *dème* de Phréarrhes, de la tribu Léontis. À cause de sa mère, Thémistocle, il était bâtard, à ce que l'on dit : "Je suis Habrotonon, une femme de Thrace, mais j'ai donné le grand Thémistocle à la Grèce." Cependant, Phantias rapporte que la mère de Thémistocle n'était pas de Thrace, mais carienne, et ne s'appelait pas Habrotonon, mais Euterpe, et Néanthès ajoute même qu'elle était de la ville d'Halicarnasse en Carie » [37].

Rien ne la désigne ici comme une *hétaïre* [38]. En fait, Plutarque trace une forte opposition entre les origines humbles de Thémistocle (*νόθος δὲ πρὸς μητρός*) et le rang auquel sa gloire l'a élevé (*τὸν μέγαν Θεμιστοκλέα*) [39]. Plutarque lui-même remarque que cette filiation faisait l'objet de débat : il cite les historiens Phantias et Néanthès, qui reconnaissent comme mère de Thémistocle une étrangère à Athènes d'origine différente [40]. Si la définition de cette femme comme « carienne » laisse planer une ambiguïté sur son statut de « grecque », son nom d'Euterpe, qui est bien grec, pourrait le confirmer ou le remotiver.

Les questions historiographiques autour du personnage de Thémistocle ont créé une pléthore d'interprétations. Un autre exemple est celui de l'historien et biographe latin Cornélius Népos, contemporain de Plutarque. Selon lui, Habrotonon avait pour origine l'Acarnanie, une région de l'autre côté de l'Attique [41]. La mère acarnanienne – anonyme ici – possède le statut de citoyenne, mais l'accent est mis toujours sur son origine non-athénienne. Cette référence renforce l'identité d'Habrotonon-étrangère d'un point de vue non seulement géographique, mais politique aussi.

Plutarque fait à nouveau référence au caractère étranger d'Habrotonon dans son *Érotikos*, où il reste fidèle à la tradition selon laquelle elle viendrait de Thrace [42].

Thémistocle était effectivement thrace, elle pourrait venir de la colonie grecque de Caria en Thrace. Voir aussi BICKNELL 1962, p. 161-173.

[41] Cornélius Népos, *Œuvres*, II, 1 : *Is uxorem Acarnanam ciuem duxit, et qua natus est Themistocles* (« Il épousa une Acarnanienne ayant le titre de citoyenne dont naquit Thémistocle »). Traduit par GUILLEMIN 1961.

[42] Selon l'article de TSIAFAKIS (2000, p. 365-366) sur la répulsion des Thraces dans l'art de l'Athènes classique, il y a de nombreuses références littéraires qui identifient la Thrace comme une région fournisseuse d'esclaves : il précise en particulier que « les femmes esclaves thraces étaient des nourrices réputées (τροφοί) ».

Sans doute, le contexte général de cette œuvre impose un ton négatif à propos des courtisanes, car il s'agit d'un éloge des femmes-épouses. L'auteur y examine deux options contraires pour un homme : soit se marier légalement avec une femme-citoyenne, soit se procurer une femme étrangère contre paiement. C'est cette deuxième catégorie de femmes qui est généralisée par Plutarque et qui se cristallise dans une antonomase, le nom propre « Habrotonon de Thrace » venant remplacer l'appellation de « courtisane étrangère » :

ἄρ' οὖν κράτιστον ἐξ ἀγορᾶς γαμεῖν Ἀβρότονόν τινα Θρηῖσαν ἢ Βακχίδα Μιλησίαν ἀνέγγυον ἐπαγομένην δι' ὄνης καὶ καταχυσμάτων;
« Le meilleur parti n'est-il pas alors de prendre chez soi une Habrotonon de Thrace ou une Bacchis de Milet, sans mariage légal, mais en les achetant et en répandant des noix sur leur tête ? » [43]

Plutarque parvient donc dans ce dernier texte, par glissements successifs, à construire un stéréotype, celui d'une « courtisane étrangère » : il présente d'un côté Habrotonon, dans la *Vie de Thémistocle*, comme une femme originaire de Thrace et mère de Thémistocle, pour ensuite l'identifier, dans l'*Érotikos*, à une femme étrangère susceptible d'être acquise par de l'argent, en dehors d'un mariage légal, c'est-à-dire une *ἑταίρα*, comme dans la comédie de Ménandre, même s'il n'emploie pas ce terme en toutes lettres.

Le même processus de fusion est encore plus poussé dans les *Deipnosophistes*, où Athénée cite la même épigramme que Plutarque, mais en l'attribuant à Amphicratès, un auteur du 1^{er} siècle av. J.-C. [44] :

οὐ καὶ αὐτὸς Θεμιστοκλῆς ἐξ ἑταίρας ἦν γεγενημένος ὄνομα Ἀβρότονου; ὡς Ἀμφικράτης ἱστορεῖ ἐν τῷ περὶ Ἐνδόξων Ἄνδρῶν συγγράμματι Ἀβρότονον Θρηῖσσα γυνὴ γένος; ἀλλὰ τεκέσθαι τὸν μέγαν Ἕλλησιν φασι Θεμιστοκλέα.
« Et Thémistocle n'était-il pas lui-même le fils d'une courtisane, qui s'appelait Habrotonon ? Dans son livre sur les *Hommes illustres*, Amphicratès rapporte : "Je suis Habrotonon, une femme de Thrace, mais j'ai donné le grand Thémistocle à la Grèce" » [45].

[43] Plutarque, *Erotikos*, 753d.

[44] Cette épigramme d'Amphicratès apparaît aussi dans l'*Anthologie Palatine*, 7, 306.

[45] Athénée, XIII, 576c.

[46] Plutarque, *Cimon*, 4, 1 : Κίμων ὁ Μιλτιάδου μητρὸς ἦν Ἥγησιπύλης, γένος Θράττης, θυγατρὸς Ὀλῶρου τοῦ βασιλέως (« Cimon était le fils de Miltiade et d'une femme d'origine thrace, nommée Hégésipylé, fille du roi Olorus. »). Traduction par l'auteur.

Comme chez Plutarque dans sa *Vie de Thémistocle*, la présentation d'Habrotonon ne se limite pas à son identité, à savoir son nom, son sexe et son origine, mais se focalise sur ce que cette femme a accompli : elle a donné naissance au grand Thémistocle de Grèce. Comme dans l'*Érotikos*, le narrateur Myrtilos parle explicitement d'Habrotonon comme d'une *ἑταίρα*, une indication qui n'apparaît pas dans le texte d'Amphicratès tel qu'il est cité. L'innovation réside ici dans le fait qu'Habrotonon est à la fois mère de Thémistocle et courtisane étrangère, une fusion que les deux textes de Plutarque, tenus à distance, ne réalisaient pas.

On voit alors se dessiner un lien entre plusieurs définitions : le nom d'Habrotonon tantôt fait référence à une courtisane (*Epitrepontes* de Ménandre, *Érotikos* de Plutarque), tantôt est attribué à celui de la mère de Thémistocle (Phanias, Néanthès, Plutarque dans sa *Vie de Thémistocle*, sans doute Amphicratès). Athénée introduit un nouvel élément, en faisant fusionner l'hétaïre et la mère de Thémistocle en une même figure. Pratiquement, il réalise une fusion entre le statut d'Habrotonon chez Ménandre (hétaïre) et celui qu'elle a chez Plutarque (mère thrace de Thémistocle). Ce qui était peut-être implicite chez Plutarque, en particulier dans l'*Érotikos*, devient ici explicite.

On connaît d'autres exemples où une femme étrangère est censée avoir donné naissance à un grand homme. On sait en particulier que Cimon d'Athènes était le fils de Miltiade et d'une princesse thrace, nommée Hégésipylé, résultat d'une stratégie d'alliance entre grandes familles aristocratiques à l'échelle du bassin méditerranéen [46]. Une mère d'origine thrace pouvait donc être acceptée, tout au moins au début du 5^e siècle. En revanche, après la réforme de la citoyenneté par Périclès, dénoncer l'origine étrangère d'une femme pouvait servir des intentions politiques.

Plutarque, dans sa *Vie de Démosthène*, confirme l'existence de ce genre de polémiques contre les grands hommes d'Athènes, même s'il considère leur historicité avec scepticisme par rapport à la sienne [47] : Démosthène a été accusé par Eschine d'être le fils de Cleoboulé, qui serait originaire de la

[47] Plutarque, *Vie de Démosthène*, 4 : ἃ δ' Αἰσχίνης ὁ ῥήτωρ εἶρηκε περὶ τῆς μητρὸς, ὡς ἐκ Γύλωνός τινος ἐπ' αἰτία προδοσίας φεύγοντος ἐξ ἄστεος γεγόνοι καὶ βαρβάρου γυναικός, οὐκ ἔχομεν εἰπεῖν εἴτ' ἀληθῶς εἶρηκεν εἴτε βλασφημῶν καὶ καταψευδόμενον (« L'orateur Eschine dit que la mère de Démosthène était fille d'un certain Gylon, qui fut banni d'Athènes pour cause de trahison, et d'une mère barbare ; mais je ne puis affirmer si ce fait est vrai, ou si c'est de la part d'Eschine un mensonge calomnieux »).

région de la mer Noire [48]. Aussi la nature du discredit est-elle complexe : l'affaiblissement politique de Démosthène souhaité par ses ennemis provenait à la fois du fait qu'on prétendait qu'il était d'origine modeste, et du fait que sa mère était étrangère à la cité. C'est en combinant les plans juridique (citoyenneté), identitaire (fils d'une étrangère, donc potentiellement traître) et social (origine pauvre) que le trait pouvait porter..

LE CAS DE PHILÉTAIROS DE PERGAME : MÈRE ÉTRANGÈRE / ΎΤΑΙΡΑ, COMME THÉMISTOCLE

Dans la liste des mères-*εταῖραι* établie par Athénée, la mère de Philétairos de Pergame, fondateur de la dynastie des Attalides, est ajoutée brièvement, juste après la référence à Timothée. Myrtilos fait référence en ce point aux *Notes Historiques* écrites par Carystios de Pergame, un auteur dont l'œuvre est perdue aujourd'hui, selon lequel Philétairos était le fils de la musicienne Boa, une courtisane venue de Paphlagonie [49]. L'origine étrangère, non grecque, donnée à la mère de Philétairos, ainsi que son statut de courtisane, servent visiblement ici le propos d'une propagande antidynastique. Quoi qu'appartenant à des contextes géopolitiques différents – l'Athènes des v^e et iv^e siècles d'un côté, une dynastie hellénistique de l'autre – les trois filiations (mère, hétaire, étrangère) résonnent ensemble.

LA MÉDISANCE ET LA MÈRE ÉTRANGÈRE – L'ÉΤΗΟΡΟΙΙΑ DE THÉOPHRASTE

Notre enquête sur les mères étrangères assimilées aux courtisanes a montré comment ce motif peut être utilisé comme un élément de blâme et de médisance. Un dernier cas, qui renforce cet argument, vient des *Caractères* de Théophraste : il s'agit d'une « caractérologie » [50], une typologie des caractères psychologiques-personnages, qui se fonde sur la méthode aristotélicienne de l'observation. La scène littéraire se place dans l'Athènes du iv^e siècle av. J.-C., où les types décrits sont enregistrés dans le contexte social et culturel de cette époque, mais en présentant

un intérêt diachronique pour ce qui est de la construction de l'*éthos*.

Déjà à l'époque de Théophraste, le blâme est étroitement lié à la généalogie d'une personne, comme un argument typique contre les origines humbles de quelqu'un. Dans le passage ci-dessous des *Caractères* (XXVIII, 1-2) Théophraste examine le cas de l'homme médisant (*κακολόγος*). Il s'agit d'un texte avec une pléthore de mots liés au discours (par exemple : λέγω, ἐρωτῶ, καλῶ etc.), un discours médisant qui en effet définit ce personnage fictif. Le narrateur-*κακολόγος* commence à parler « comme les généalogistes » (*γενεαλογοῦντες*) :

Ἡ μέντοι μήτηρ εὐγενῆς Θρακτῆς ἐστὶ καλεῖται γοῦν ἢ ψυχῇ Κρινοκόρακα· αἱ δὲ τοιαῦται φασὶν ἐν τῇ πατρίδι εὐγενεῖς εἶναι. Αὐτὸς δὲ οὗτος ὡς ἐκ τοιούτων γεγονῶς, κακὸς καὶ μαστιγίας.

« Quant à sa mère, c'est une noble Thrace ; songez donc, la belle s'appelle Krinokoraka ; à les en croire, d'ailleurs, toutes les femmes de cette espèce sont nobles dans leur pays. J'arrive enfin à notre homme : c'est le digne fils de tels parents, un coquin, vrai gibier de potence » [51].

À un premier niveau d'analyse narrative, le récit du *κακολόγος* commence par les origines familiales de la personne dont il choisit de parler. Ensuite, le *κακολόγος* en vient au côté maternel et, plus spécifiquement, à la référence « d'une noble mère d'origine thrace » (Ἡ μέντοι μήτηρ εὐγενῆς Θρακτῆς ἐστὶ) [52]. Si nous voulons proposer une analyse métalittéraire, nous pourrions suggérer aussi que le narrateur (le *κακολόγος*) et l'auteur (Théophraste) présentent un profil psychologique qui devient progressivement commun. Disons, de la même manière que le *κακολόγος* s'exprime avec médisance dans son discours, nous pourrions également faire penser à la façon de Théophraste ; en parlant de son caractère fictif, le *κακολόγος*, il devient lui-même le médisant de son propre personnage fictif.

Pourquoi donc nous intéressons-nous tant à l'exemple de Théophraste ? Nous proposons une hypothèse de

[48] Eschine, *Contre Ctésiphon*, 172 : Οὐκοῦν ἀπὸ μὲν τοῦ πάππου πολέμιος ἂν εἶη τῷ δήμῳ, θάνατον γὰρ αὐτοῦ τῶν προγόνων κατέγνωτε, τὰ δ' ἀπὸ τῆς μητρὸς Σκύθης βάρβαρος ἐλληνίζων τῇ φωνῇ: ὄθεν καὶ τὴν πονηρίαν οὐκ ἐπιχώριός ἐστι (« Ainsi, par son aïeul maternel, c'est un ennemi du peuple ; vous condamnez à mort ses ancêtres : par sa mère, c'est un Scythe, un Barbare qui n'a de Grec que le langage ; il a le cœur trop pervers pour être Athénien »).

[49] Athénée, XIII, 577b : Φιλέταιρον δὲ τὸν Περγάμου καὶ τῆς Καινῆς ταύτης λεγομένης βασιλεύσαντα χώρας Βόας ἀὐλητρίδος, ἐταίρας τὸ γένος ἀπὸ Παφλαγονίας, υἱὸν φησὶ

γενέσθαι Καρύστιος ἐν Ἱστορικοῖς Ὑπομνήμασιν (« Selon Carystios, dans ses *Notes historiques*, Philétairos, qui était le roi de Pergame et de la région connue sous le nom de Caene, était le fils d'une joueuse de flûte appelée Boa, une courtisane originaire de Paphlagonie »). Traduction par l'auteur.

[50] LA BRUYÈRE 1688 [2004], p. 16.

[51] Texte établi et traduit par Navarre 1964.

[52] Pour εὐγενής, voir aussi Ménandre, fr. 891 : Θραῖς εὐγενῆς εἶ, πρὸς ἄλας ἡγορασμένος (« une vraie Thrace a été achetée en échange de sel »).

lecture générale sur l'évolution de la théorisation de l'*éthos*, dans laquelle Théophraste apparaît être le lien avec les exemples analysés ci-dessus. Pour commencer, il faut mentionner que l'écriture des *Caractères* a certainement été influencée par l'*Éthique à Nicomaque* de son professeur Aristote, qui fonde la théorisation de l'*éthos*. [53] À son tour, Théophraste avec sa « caractérologie » influence un autre grand homme parmi les lettrés de l'Antiquité comme le laisse entendre Diogène Laërte à propos de Ménandre [54]. Ménandre se distingue pour une nouvelle typologie de personnages, comme elle se présente dans le cas de ses courtisanes fictives (par exemple, Habrotonon). Et enfin, nous arrivons à Athénée qui conclut cette « chaîne » d'évolution d'*éthos*. En tenant compte de ces exemples, Athénée, à partir duquel cette étude a été inspirée, inclut dans ses *Deipnosophistes* les principes d'*éthos*, tels qu'ils sont traités par Aristote, Théophraste et Ménandre. En fait, Athénée crée un aperçu général sur les figures de courtisanes, non seulement comme un type d'*éthos* mais aussi comme un statut littéraire.

L'ÉTRANGÉITÉ ET LA CONTEXTUALISATION DES SOURCES

Pour les lecteurs antiques, les *Deipnosophistes* illustrent la sensibilité d'une société élitiste à la représentation de son propre passé. Comme le note McClure, l'intérêt d'Athénée pour le passé correspond à celui de ses contemporains pour les questions d'identité dans le passé glorifié et ses grands hommes [55]. Myrtilos, le narrateur d'Athénée dans ce passage, compose le catalogue des *ἐταῖραι* comme un grammairien : il souligne l'importance des noms afin d'explorer leur origine, ou leurs connotations. De cette manière, il utilise les noms comme marqueurs de classification et de définition subjective, lesquels déterminent l'identité des courtisanes [56]. Cependant, les noms ne jouent en eux-mêmes qu'un rôle limité. C'est l'articulation entre le nom de naissance, d'une part, et, de l'autre, soit le surnom soit l'ethnonyme, qui permet

de faire jouer la question du statut « d'étranger » en lien avec celui de l'*ἐταίρα*. Cette étude propose alors une hypothèse de lecture plutôt sociologique, mais toujours dans un cadre littéraire.

Les trois exemples de Mania / Melitta, Miltô / Aspasia et Habrotonon sont les plus à même de montrer le statut ambigu des mentions du catalogue. Les noms énumérés par Myrtilos semblent renvoyer à une même catégorie, la courtisane « étrangère », mais l'étude précise de ces cas prouve la diversité des pratiques onomastiques en relation avec le statut d'appartenance civique.

Il est impossible, pour nous, de généraliser les différents facteurs apparaissant dans la définition du statut « d'étranger », en particulier à cause des problèmes d'identification que pose un nom propre. Avoir un nom « grec » ne signifie pas forcément être grec, ni même revendiquer forcément une identité grecque [57]. C'est une possibilité incluse dans le nom, mais pas une obligation. Dans cette étude, nous proposons, concernant l'identité des courtisanes mentionnées, une construction et non un reflet de la réalité.

En fin de compte, la présente étude n'essaie pas de donner de réponses aux questions de conceptualisation ou de terminologie de l'ethnicité. Au contraire, la problématique est principalement centrée sur les questions d'identité des enjeux d'hétéro-identification. Dans cette optique, l'identité « ethnique » peut être définie comme le résultat d'un choix, une notion constamment construite de contestations et de réaffirmations, plutôt que comme une notion statique : elle en appelle à la flexibilité caractéristique des auteurs grecs de l'époque impériale [58]. Étant donné les différentes références parmi les auteurs anciens (par exemple les controverses entre Athénée et Plutarque dans les cas de Bilistiche et d'Aspasia), on observe une sorte de plasticité dans la formulation d'une identité.

À un autre niveau de lecture, nous proposons une hypothèse sur l'évaluation de l'*éthos* des courtisanes littéraires : un genre de « chaîne » qui se développe et évolue. Ayant toujours comme base l'*éthos* aristotélicien, Théophraste introduit son application à la littérature (l'exemple du médisant avec la mère thrace).

[53] Aristote, *Éthique à Nicomaque*, B, 6, 14 : λέγω δὲ τὴν ἠθικὴν· αὕτη γὰρ ἐστὶ περὶ πάθη καὶ πράξεις, ἐν δὲ τούτοις ἔστιν ὑπερβολὴ καὶ ἔλλειψις καὶ τὸ μέσον. Edmonds (1967, p. 9) porte également sur la comparaison de ces deux œuvres littéraires : « In Aristotle the examples are a means of expression, in Theophrastus they are the thing said ».

[54] Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, E. 37 : διδάσκαλος Μενάνδρου τοῦ κωμικοῦ· ἄλλως τε καὶ εὐεργετικὸς καὶ φιλόλογος (« [Théophraste était

l'enseignant de Ménandre, du poète comique. Il était un homme bienfaisant qui aimait les lettres. »). Traduction par l'auteure.

[55] McClure 2003, p. 30.

[56] *Ibid.*, p. 78.

[57] Skinner 2012, p. 25: « The monolithic entity of a homogenous 'Greek' identity has nonetheless shown remarkable tenacity in the face of efforts to qualify, nuance, and ultimately deconstruct it ».

[58] Un tel exemple de la nouvelle vision de la société se

Ensuite, son élève Ménandre propose de nouveau une application de l'*éthos* mais cette fois à des caractères littéraires, des sortes de « *stock characters* », qui se répètent dans ses œuvres. Un tel type de personnages est celui des courtisanes, comme nous l'avons analysé ci-dessus. Enfin, Athénée continue cette « chaîne » littéraire et il l'enrichit considérablement ; il établit les courtisanes comme des figures littéraires. Il s'agit d'une

pratique qui sera adoptée par Lucien (*Dialogues des Courtisanes*) ainsi que par les épistolographes érotiques de l'époque impériale (Alciphron, Philostrate, Aristénète) qui donneront une voix centrale à leurs courtisanes fictionnelles. Évidemment, il s'agit d'un sujet complexe avec une multiplicité de facteurs différents à prendre en compte. ■

LEXIQUES

FRASER, Peter Marshall, MATTHEWS, Elaine, OSBORNE, Michaël & BYRNE Sean G., 1996, *LGPN: A Lexicon of Greek personal names*, vol. II, Attica, Oxford.

ÉTUDES

ANDERSON, Graham, 1993, *The Second Sophistic: A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*, London.

BECHET Florica, 2001-2003, « Phytonymes et zoonymes : noms de courtisanes dans la Grèce antique », *Studii Classice* 37-39, p. 75-84.

BICKNELL, Peter, 1962, « Themistokles' Father and Mother », *Historia* 31, p. 161-173.

BORG, E. Barbara (éd.), 2004, *Paideia: The World of the Second Sophistic*, Berlin.

BOWERSOCK, Glen Warren, 1969, *Greek sophists in the Roman Empire*, Oxford, p. 14-16.

COHEN, Edward, 2000, *The Athenian Nation*, Princeton.

COHEN, Edward, 2015, *Athenian prostitution: The Business of Sex*, Oxford.

DIGGLE, James, 2004, *Theophrastus Characters*, Cambridge.

DUFF, E. Timothy, 2008, « The opening of Plutarch's Life of Themistokles », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 48, p. 159-179.

EDMONDS, M. John, 1967, *The characters of Theophrastus*, London (The Loeb Classical Library).

FLACELIERE, Robert, 1961, *Plutarque. Vies*, Tome II, Paris (CUF).

HALL, Stuart, 1987, « Minimal Selves », dans Lisa Appignanesi (éd.), *Identity*, ICA Document 6, London, p. 44-46.

HAWLEY, Richard, 1998, « The Dynamics of Beauty in Classical Greece », dans Dominic Montserrat (éd.), *Changing bodies, changing meanings*, London – New York, p. 37-54.

GHERCHANOC, Florence, 2016, *Concours de beauté et beautés du corps en Grèce ancienne*, Bordeaux (Scripta antiqua 81).

GLAZEBROOK, Alison & HENRY, M. Madeleine, 2011, *Greek Prostitution in the Ancient Mediterranean, 800 BCE – 200 CE*, Madison.

GOMME, Arnold Wycombe & SANDBACH, Francis Henry (éd.), 1973, *Menander: a commentary*, Oxford.

Gow, Andrew Sydenham Farrar, 1965, *Machon: the fragments*, Cambridge.

GUILLEMIN, Anne-Marie, 1961, *Cornelius Nepos*, Œuvres, Paris, 2^e éd. (1^{re} éd. 1923) (CUF).

JACOB, Christian, 2013, « La construction de l'auteur dans le savoir bibliographique antique : à propos des *Deipnosophistes* d'Athénée » dans Christophe Bréchet, Anne Videau, & Ruth Webb. (éd.). *Théories et pratiques de la fiction à l'époque impériale*, Paris, p. 127-158.

KALDELLIS, Anthony, 2011, *Hellenism in Byzantium: the transformations of Greek identity and the reception of the classical tradition*, New York, p. 30-41.

KAPPARIS, Konstantinos, 2018, *Prostitution in the Ancient Greek World*, Berlin – Boston.

KENNEDY, Rebecca Futo, 2016²⁽²⁰¹⁴⁾, *Immigrant women in Athens: gender, ethnicity, and citizenship in the classical city*, New York, 2^e éd. (1^{re} éd. 2014).

LA BRUYERE, Jean de, 1688 [2004], *Les Caractères*, édition de Jean-Philippe Marty, Paris., Paris.

LUKINOVICH, Alessandra & MORAND, Anne-France (éd.), 1991, *Élien le sophiste. Histoire variée*, Paris (CUF).

MALKIN, Irad, 2001, *Ancient perceptions of Greek ethnicity*, Washington.

McCLURE, Laura, 2003, *Courtesans at table: gender and Greek literary culture in Athenaeus*, New York.

NAVARRÉ, Octave, 1924, *Théophraste caractères*, Paris (CUF).

OGDEN, Daniel, 1996, *Greek Bastardy in the Classical and Hellenistic Periods*, Oxford.

PUIGGALI, Jacques, 2004, « À propos d'Aspasie de Phocée », *Pallas* 66, p. 189-205.

SKINNER, E. Joseph, 2012, *The invention of Greek ethnography: From Homer to Herodotus (Greeks Overseas)*, Oxford.

SWAIN, Simon, 1996, *Hellenism and Empire: Language, Classicism and Power in the Greek World AD 50-250*, Oxford.

TSIAFAKIS, Despoina, 2000, « The Allure and Repulsion of Thracians in the Art of Classical Athens » dans Beth Cohen (éd.), *Not the classical ideal. Athens and the construction of the other in Greek art*, Leiden – Boston – Köln, p. 364-389.

VERMASEREN, J. Maarten, 1977, *Cybele and Attis: the Myth and the Cult*, London.

VLASSOPOULOS, Kostas, 2013, *Greeks and barbarians*, Cambridge – New York.

WHITMARSH, Tim, 2001, *Greek Literature and the Roman Empire: The Politics of Imitation*, Oxford.

WHITMARSH, Tim, 2005, *The second sophistic*, Cambridge.